



Renouveler le rapport entre l'art, l'artiste et le citoyen Forum sur la médiation artistique et culturelle

15 septembre 2006

Musée national des beaux-arts du Québec

Compte rendu des échanges

Dans le prolongement du rassemblement et de l'exposition des Convertibles dans la ville de Québec, le Secrétariat des Journées de la culture organisait, le 15 septembre 2006, un forum de réflexion afin de partager et d'explorer diverses avenues soulevées par ces expériences de création.

La question centrale de l'accès et du droit à la culture se trouve, en effet, de plus en plus traversée par l'idée de relais de la diffusion, de médiation entre l'œuvre et le citoyen. Un nombre croissant d'acteurs culturels (artistes, organismes, institutions, gouvernements et municipalités) s'intéresse à mettre de l'avant de nouvelles démarches d'appropriation et de mise en relation entre les productions culturelles et les publics ou les citoyens. L'enjeu de la créativité se trouve au cœur de ces processus de médiation en stimulant les espaces de découverte et d'expérimentation entre les différentes formes d'expressions artistiques et culturelles et la société.

Ce compte rendu demeure partiel. Il s'agit de donner le goût d'aller plus loin en consultant les textes ou les sites de référence des invités et de mettre en valeur certains éléments importants quelques fois contradictoires, parfois paradoxaux, toujours créateurs.

Mots de bienvenue

La directrice générale du Secrétariat des Journées de la culture, **Louise Sicuro**, souhaite la bienvenue aux invités européens, canadiens et québécois ainsi qu'aux artistes et opérateurs des Convertibles à ce 4^e forum, intitulé *La Rencontre*. Puis, **Eva Quintas**, directrice du programme, souligne l'intérêt d'organiser et de participer à cette réunion qui se tient tout à côté du site d'exposition des Convertibles, au vernissage duquel tous les participants sont invités à assister à la fin de la journée. Notre but aujourd'hui? Incrire l'art dans le quotidien de nos concitoyens, renouveler les rapports entre les divers acteurs de la culture.

Allocution d'ouverture

Les multiples corridors de la médiation culturelle dans un musée qui se réinvente et grandit

La médiation culturelle est au cœur de la problématique d'une grande institution comme le Musée national des beaux-arts du Québec. Déjà dans les années 1940, un artiste comme Paul Rainville innovait en multipliant les corridors de communication entre les artistes et différents publics. Un coup d'œil à quelques-unes des initiatives du Musée depuis 15 ans nous permet de mesurer les progrès qu'il a accomplis et de mesurer la pertinence de ses projets d'avenir. (www.mnba.qc.ca)

John Porter, directeur général du Musée national des beaux-arts du Québec depuis 1993, souhaite la bienvenue aux participant-es. Appuyé par plusieurs séquences de photographies d'œuvres de la collection du Musée, il assure que toute son équipe « *mise aussi sur l'art qui transporte et sur les artistes qui ne portent pas à terre* ». L'exemple de la montgolfière Pellan, une grande première au Canada, et une rétrospective d'œuvres québécoises intégrant un moyen de transport le prouvent. Il déclare travailler à une muséologie d'invention et de rêves, viscéralement réfractaire à l'exclusion. « *L'art appartient à tout le monde* », dit-il. Il souhaite favoriser la participation culturelle des citoyennes et des citoyens à leur rythme et en multipliant les occasions de rencontre. Je désire « *conjuguer l'art et la vie* », conclut-il.

Une expérience belge romande

En avant ! Y a pas d'avance!

Quand tout va si mal, ça ne peut qu'aller mieux! Plus que jamais, il faut promouvoir l'art et la culture! Ils sont indispensables au développement de l'esprit critique et – ce faisant – à la protection de la démocratie, toujours fragile! C'est le rôle des médiateurs culturels. Cependant, on ne peut envisager la question de l'art sans la mettre en rapport avec la politique, voire avec l'économie, au sens le plus large. Il y a, en Communauté française de Belgique, de nombreux artistes et des institutions de qualité. Pourtant, largement sous financée, négligée au cours des précédentes législatures au point de s'être trouvée éclatée entre deux ministères différents, et de ne plus guère exister au sein de l'enseignement général, la culture n'est pas au mieux de sa forme! Une réaction était nécessaire. Elle est venue et les États généraux qui se sont tenus au cours de l'année écoulée ont apporté une lueur d'espoir. Insuffisante. Le combat n'est donc pas terminé. Comme le disait le peintre Alechinski : « *En avant! Y a pas d'avance!* ». ([Voir l'allocution complète sur le site](#))
(Culture et Démocratie : www.cdkd.be/fr)

Georges Vercheval, président de Culture et démocratie, fondateur et directeur honoraire du Musée de la photographie à Charleroi (Belgique), utilise des phrases choc comme : *En avant! Y a pas d'avance!* Ou encore *Y rien à faire, faut y aller!* « *Je ne suis pas un médiateur professionnel* », dit-il, avant de présenter les origines d'une initiative prise, en 1993, par Bernard Focroulle, directeur de l'Opéra national de Bruxelles. A l'origine, Culture et Démocratie est un acte citoyen, spontané, posé par des gens du monde culturel, artistes, intellectuels, qui proposent un manifeste affirmant la contribution essentielle des arts et de la culture dans le développement des sociétés civilisées.

Pour lui les arts et la culture sont un ferment de démocratie et permettent de développer l'esprit critique. « *L'homme est un roseau pensant mais j'aime bien qu'il y ait du vent!* », avoue-t-il. Il poursuit, « *Nous avons un devoir d'utopie, celui de redonner sa place à l'artiste, de produire davantage de citoyenneté* ». L'expérience d'insertion professionnelle de chômeurs devenus gardiens au Musée de la photographie est révélatrice de sa vision du monde. Puis, un problème de fond : le divorce entre l'art et l'école dans son pays. « *Tous les professeurs devraient être des professeurs de culture* », lance-t-il en nous invitant à méditer sans modération.

Une expérience française

Nouveaux commanditaires : des citoyens prennent l'initiative de commandes à des artistes

L'action des Nouveaux commanditaires conçue par l'artiste François Hers, et soutenue par la Fondation de France, s'est pensée au départ comme une utopie. Sa mise en œuvre sur le terrain a permis de vérifier l'existence, dans la société, d'une réelle demande de création contemporaine et, d'une capacité à assumer socialement l'expression de cette demande, la dépense financière qu'elle engage et la reconnaissance des formes artistiques actuelles. Chaque commande naît d'un contexte particulier et précis qui permet une reconfiguration permanente des moyens de production. La spécificité des commandes conduit à la mobilisation de personnes et de sources de financement jusqu'alors inaccessibles à l'art. C'est l'occasion pour ceux qui le souhaitent, commanditaires, médiateurs et artistes, de constituer une libre association de personnes et d'inventer une forme de production associée permettant, sans obligation de consensus, la coexistence de conceptions particulières et la capacité à agir ensemble. (www.nouveauxcommanditaires.org)

Catia Riccaboni, responsable du programme Culture à la Fondation de France, présente, photographies à l'appui, ce programme innovateur qui a été lancé il y a dix ans suite à la rencontre du désir d'un artiste, François Hers, qui cherchait à renouveler les modalités de production artistique, et le projet d'une institution au service du progrès social. Ensemble, ils visaient « *à rapprocher la société de ses artistes et à donner une valeur d'usage à l'art qui soit ancrée dans des enjeux qui concernent directement les citoyens* ». Elle signale que le mot commanditaire réfère plutôt à un groupe de citoyens qui commande une œuvre qu'à un payeur. Ces commanditaires peuvent être des habitants d'un quartier, des commerçants, du personnel d'un hôpital ou encore des élus d'une commune rurale.

« *Sept médiateurs ancrés dans leur milieu, ayant une connaissance forte en art contemporain, occupent une place centrale dans la rencontre, dans la création de l'œuvre* », explique-t-elle. « *Ces médiateurs, situés entre l'artiste, souvent de renommée internationale, et le groupe de citoyens, s'assurent de comprendre et de défendre chacune des parties pour assurer la création d'une œuvre collective* », poursuit-elle. On dénombre déjà 150 œuvres dans 19 régions et plus de 433 partenaires locaux et régionaux, publics et privés, sans oublier un développement européen. Ces projets, dont près de la moitié sont situés en zones rurales, contribuent à la protection des paysages et au développement local tout en se révélant une forme de résistance à la globalisation et à l'abandon des villages.

Synthèse du matin

Période de questions et échanges avec les invités et le public

Sylvie Lacerte, coordonnatrice, projets de recherche, à la Fondation Daniel Langlois pour l'art, la science et la technologie, agit à titre de modératrice et amorce la période en mettant en perspective des modèles d'intervention culturelle. Rappelant les définitions historiques de la médiation (religieuse, résolution de conflits, technique), elle constate que la médiation artistique et culturelle représente un carrefour des trois : transmission de savoirs, notion de conflit et aspect technique dans le cadre d'un espace critique, éthique, dans lequel on doit être capable de se responsabiliser. Elle rappelle les grandes idées développées par **Georges Vercheval** et **Catia Riccaboni** qui s'apprêtent à répondre aux questions.

Comment faire pour que les enseignants deviennent tous des professeurs de culture? Il s'agit d'une utopie bien sûr. Il y a plusieurs enseignants qui le sont; il y en a partout. Ne devrait-on pas offrir des cours spéciaux dans le cadre de leur formation à l'université? Force aussi de reconnaître que les professeurs manquent d'outils. C'est la raison pour laquelle le Secrétariat des Journées de la culture a produit et distribué les *Carnets de la culture* aux enseignants du primaire et à leurs élèves. (www.journeesdelaculture.qc.ca/carnet/index.htm).

Comment faire se rencontrer les voies du social et de la culture? Le théâtre action en Belgique en est un exemple. Le théâtre citoyen au Québec, aussi. Le projet Nouveaux commanditaires est, par ailleurs, une réponse possible à la revitalisation locale et territoriale.

Qui sont les médiateurs de Nouveaux commanditaires? Surtout pas un corps administratif. Ce sont des gens, des artistes, qui continuent leur propre travail. Ils sont inscrits dans leur région, connaissent le terrain et les organisations locales. Que se passent-ils avec les œuvres réalisées? La préservation des œuvres est un problème. Un contrat d'entretien est signé entre le commanditaire et l'artiste mais lorsque le médiateur a terminé son mandat, lorsque le commanditaire disparaît... Même si une ville est propriétaire de l'œuvre, il n'est pas évident qu'elle trouvera les moyens de l'entretenir. Mais, pourquoi vouloir absolument qu'il y ait une suite?

Panel

Faire œuvre collective et après?

Aux côtés du modérateur **Claude Schryer**, coordonnateur du Bureau Inter-arts du Conseil des Arts du Canada, prennent place **Laurie McGauley**, de l'organisme Myths and Mirrors à Sudbury, **Devora Neumark**, artiste et codirectrice de l'organisme Levier à Montréal et **Alain-Martin Richard**, artiste et membre de Folie/Culture à Québec.

Alain-Martin Richard est embêté par le mot médiation qui lui semble suspect. Il y décèle comme une obligation de transporter une certaine culture. Il s'interroge aussi sur le lieu : ce musée est-il l'endroit indiqué pour se rapprocher de la population? Ne souhaitant plus traiter de problèmes esthétiques mais de problèmes tout court, il travaille maintenant, avec ses collègues de Folie/Culture, à partir de problématiques, dans la vraie vie. « *Je privilégie la manœuvre, l'art action, qui permet de sortir de l'abstraction et d'entrer dans la vie* », dit-il. Il présente des images vidéo qui illustrent divers projets. Comme celui, très médiatisé, de transporter à bout de bras un bloc de béton d'un bout à l'autre de la ville d'Amos. Deux préoccupations l'habitent depuis toujours : À quel moment, à quel endroit, l'art a-t-il lieu? Est-on artiste ou animateur social? (www.atopie.qc.ca)

Devora Neumark constate le peu de diversité dans la salle. Diversité culturelle, sociale, professionnelle. Qui a le pouvoir d'initier un projet? Sont-ils ici? Les artistes sont-ils des conducteurs? Et lorsque le projet est fini, tout se termine-t-il? Pour elle, « *le conflit est le moteur du changement; l'enjeu est de développer des conflits créateurs plutôt qu'interpersonnels* ». L'après projet est lié au début et au pendant. Il faut entrer en relation éthique avec les gens. Le temps pris pour entreprendre, préparer et mûrir un projet est égal au temps nécessaire pour en sortir. Un projet qui a pris trois mois à développer ne peut se terminer par le seul vernissage. C'est tout le processus artistes-groupes communautaires qui est là, invisible, intangible. Cela prend du temps pour digérer toute l'expérience et en ressortir grandi. Les définitions ou critères de réussite des projets sont variés et parfois surprenants pour ceux qui n'y ont pas participés. (www.engrenage noir.ca / www.devoraneumark.com)

Laurie McGauley a réalisé une étude des projets du Fonds de collaboration entre les artistes et la communauté (FCAC) subventionnés par le Conseil des Arts du Canada. Elle nous en présente quelques-uns et nous trace certaines des conclusions de son analyse. Elle s'inquiète des tendances à l'institutionnalisation de l'art communautaire. « *Ce sont des pratiques plutôt que des modèles* », souligne-t-elle. Les artistes, avec diverses intentions, entrent en relation avec des citoyens. Il y a très peu de projets politiques. Surtout une volonté de rencontrer des citoyens non artistes. Dans ce contexte, il est important de ne pas partir trop vite après le projet. Mais, est-ce seulement la responsabilité de l'artiste? (www.conseildesarts.ca)

Allocution

Peut-on encore parler d'art

L'Art du 20^e siècle oscille entre dialogue et autarcie, autonomie et relationnel. Au 21^e siècle, la globalité (Édouard Glissant) s'impose et s'oppose à la globalisation. Désormais, que partageons nous? Où est l'autre? Comment favoriser la réciprocité des échanges artistiques? Brève chronique de « L'Art sur la Place », une manifestation associée à la Biennale de Lyon qui, peut-être n'est pas d'art, mais qui, à tout coup, est à propos de l'art. (www.biennale-de-lyon.org)

Thierry Raspail, directeur artistique de la Biennale d'art contemporain de Lyon, en expose l'histoire et celle de l'événement L'Art sur la Place qui a séduit l'équipe des Journées de la culture. Cet événement est une contribution modeste mais essentielle au projet plus vaste : « *Cette biennale et L'Art sur la Place, cette exposition d'art partagé, sont intimement liées, dans un rapport critique de connivence. Je n'imagine pas la Biennale sans son laboratoire et vice versa* », dit-il.

Dans le projet L'Art sur la Place, un artiste travaille de six à neuf mois avec un ou plusieurs groupes de citoyens le plus souvent défavorisés et exclus de l'offre culturelle, pour une brève présentation des œuvres dans le centre-ville de Lyon durant trois jours. Dans le cadre de ces activités créatives, les citoyens sont invités à utiliser leurs qualifications pour contribuer à l'œuvre collective. Création ? Oui. Partagée ? La question se pose; elle est complexe. Elle met en relief plusieurs relations dialectiques : la pratique collective et la création en solitaire; l'acte de création et celui de réception de l'œuvre; la réception elle-même médiatisée par les groupes de citoyens participants; la culturelle visuelle et la culture sociale; la brièveté et l'étrangeté de l'expérience, déconnectée de la réalité du vécu des participants. Car, il ne faut pas l'oublier : « *Un sans papier avant sa participation, peu importe ses jours de dignité, reste un sans papier, reste dans le même borborygme après* », souligne-t-il. etc.

Thierry Raspail en parlera comme d'une « rencontre fortuite entre la Joconde et une table à repasser ». Si le processus est formidable, le résultat est souvent un produit hybride, quelquefois décevant aux yeux des professionnels. « *Des citoyens se demandent par rapport à certaines œuvres d'art contemporain présentées par la Biennale si c'est de l'art et le milieu professionnel se pose la même question devant les productions collectives* ». Mais le projet, essentiel, se situe en continuité directe des pratiques artistiques qui veulent réconcilier l'art et la vie. « *Ce sont les regardeurs qui font les tableaux* » (Duchamp) et « *L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art* » (Filliou), nous rappelle, en conclusion, Thierry Raspail.

Panel Les Convertibles

Sylvette Babin, commissaire invitée, entourée de deux artistes, **Lynda Baril**, de Victoriaville et **Guy Blackburn**, de Saguenay, et de deux opérateurs, **Michèle Lorrain**, enseignante au Cégep de La Pocatière et **Donald Vézina**, de l'Association du patrimoine de Deschambault.

Le but du projet Les Convertibles, selon Sylvette Babin, était de permettre à des artistes et des citoyens de se rencontrer dans une expérience de création collective. « *Nous voulions, avec les Journées de la Culture, continuer d'initier des situations où le public peut prendre contact avec l'art actuel, non pas comme un spectateur passif, mais à titre de participant et collaborateur* », dit-elle.

Tout d'abord, permettre au citoyen de démystifier l'art actuel et lui offrir une expérience artistique participative, d'autre part, offrir à l'artiste une expérience de création ouverte sur l'autre et parfois différente de sa pratique habituelle. « *Car il est important de préciser ici que les artistes que j'ai choisis pour Les Convertibles ne sont pas nécessairement des spécialistes de l'art relationnel ou communautaire* », spécifie-t-elle.

Son plus grand désir est d'amener le public à faire confiance à sa propre capacité de lire et d'interpréter l'art. « *On voit souvent des citoyens perplexes demander ce que signifie telle ou telle œuvre, pourtant si on lui demande ce qu'il ressent, il aura généralement les plus belles réponses* », croit-elle.

Profondément convaincue qu'avant de tenter d'expliquer quoi que ce soit, qu'avant de vouloir transformer l'art en outils de communication, avant de l'instrumentaliser surtout, il faudrait consolider la confiance du citoyen en son propre jugement et son propre regard, elle se questionne, « *il faudrait peut-être parler moins d'art et écouter plus?* ». La parole est ensuite donnée aux autres panélistes.

Donald Vézina, en tant qu'opérateur, demeure dans la région de Portneuf, qui n'a pas de ville centre. Il travaille pour la seule organisation qui tente de trouver une place à l'art contemporain. Il raconte comment l'artiste, Giorgia Volpe, a sillonné les 19 municipalités pour créer des liens et associer plus de 500 personnes à la création. Le travail de représentation et les rencontres avec les diverses instances en ont fait, selon lui, un véritable médiateur. « *Ce que l'on est en train de tricoter est beaucoup plus large que le projet du bus : on tricote de la laine, on tricote du tissu social, mais surtout, on tricote une place pour l'art contemporain dans une région rurale* ».

Guy Blackburn souligne l'immense générosité des artistes dans cette aventure. En demande-t-on autant aux autres citoyens? Il a dû s'adapter. « *Voir 2 000 mains toucher à mes trucs, à mon autobus, ce n'était pas évident pour moi qui ai une démarche artistique régulière dans mon atelier* ». Il est convaincu que « *l'image de l'artiste était déjà formatée par les jeunes ou les artistes amateurs avec qui j'ai oeuvré* ». D'un côté, on lui demandait d'être un artiste, de l'autre, un animateur social. Drôle de statut. Ou perte de statu. D'où un malaise ou plutôt une ambiguïté. « *Le public m'a changé et j'ai changé le public* », dit-il. « *Les jeunes m'ont conquis et je ressors transformé mais, pour éviter le bricolage et l'accompagnement thérapeutique, l'artiste ne doit pas oublier sa propre nature* », conclut-il.

Michèle Lorrain travaille dans une petite ville, celle de La Pocatière. Elle se questionne : « *Où se termine l'œuvre? Quand commence le processus de promotion?* ». Pour elle, les projets à caractère social sont importants mais « *il ne faut pas tomber dans la facilité du jeu* ». Le projet Les Convertibles s'insérait bien dans la démarche de collaboration du cégep et de la ville avec la population entreprise il y a plusieurs années dans le cadre des Journées de la culture. « *Au départ, les projets étaient plus esthétiques que participatifs* », dit-elle. Tranquillement, la participation des citoyens s'est accrue. « *Il y a eu beaucoup de travail avec des jeunes, des personnes handicapées, des femmes, des personnes âgées* ». Cette année donc, l'œuvre-autobus arrive à point pour appuyer la politique culturelle de la ville, mais « *ce genre de projet n'est jamais terminée...* », estime-t-elle en conclusion.

Lynda Baril revenait dans sa ville natale et se sentait plus citoyenne de Victoriaville qu'artiste. « *Je n'étais pas la conductrice de l'autobus, précise-t-elle, je prenais ma place avec tout le monde* ». Sa principale préoccupation : le temps. Le temps pour permettre aux gens de prendre leur place dans le projet. Mais aussi, « *faire vivre une expérience de création aux enfants et pas sous l'angle pédagogique* ». L'œuvre est une signature de citoyens. En ce sens, « *il n'y a rien à comprendre, il s'agit simplement de vivre une expérience* ». Le plus dur pour elle, c'est l'après : « *quand on rend l'œuvre, ça prendrait un autre six mois* », estime-t-elle. Et puis, « *Qui va prendre la responsabilité de l'œuvre?* ». Surtout que, autant que les élus de sa ville natale, elle est préoccupée de recyclage. Une dernière question : « *qu'advient-il des passagers?* ».

Notes de conclusion et synthèse

Renouveler les rapports entre l'État, la société civile et les citoyens dans le développement culturel

Sylvie Lacerte, entourée de **Simon Brault**, vice-président du Conseil des Arts du Canada, et de **Benoît Guillemont**, conseiller à la Direction régionale des arts et de la culture de la région Rhône/Alpes en France, amorce cette dernière partie consacrée à la synthèse des travaux. D'entrée de jeu, elle informe que, suite à un échange entre eux et compte-tenu de la densité des propos et des questions soulevées tout au long de la journée, une synthèse serait bien périlleuse et que les panélistes ont plutôt l'esprit à dégager des lignes de force et des fils conducteurs, à dévoiler des contradictions et des paradoxes créateurs.

Benoît Guillemont, après avoir présenté les actions sous sa responsabilité en France, constate que ce type de projet permet de se poser des questions immenses, d'imaginer des possibles, pour continuer à vivre. Les artistes ne sont-ils pas là pour ça? « *Il faut toutefois, croit-il, pour bien en saisir l'essence et l'ampleur, repérer des hiérarchies dans l'art* ».

Pour mieux comprendre ce type de démarche, il est utile d'en identifier les acteurs. Qui donc sont-ils? Tout d'abord, les artistes à qui est posé un grand paradoxe, soit le rapport entre l'unique, l'acte créateur qui est souvent solitaire et le processus collectif. Il souligne l'importance de ne pas leur attribuer un autre rôle que celui qui leur est propre, de ne pas les instrumentaliser.

Ensuite, les gens (individus et structures) qui vont collaborer à une œuvre de création, qui vont savoir que c'est possible de bâtir quelque chose et pas n'importe quoi. Puis, les médiateurs, les passeurs, des gens se situant entre les besoins exprimés et les ressources des artistes, et qui évitent aux artistes de se transformer en autre chose. Quatrièmement, les institutions culturelles qui sont amenées à se poser des questions fondamentales comme celle de capter l'attention des gens qui ne viennent pas forcément ou celle-ci : que fait-on plutôt que d'attendre le client? Finalement, l'ensemble des décideurs, des élus, etc. « *Nous sommes donc face à des personnes qui ont une place particulière dans les réalisations. De leur collaboration dépend l'atteinte des objectifs* ».

En terminant, Benoît Guillemont s'interroge sur la continuité du projet : « *Faut-il continuer? Faut-il continuer à travailler avec les mêmes groupes de personnes de milieux défavorisés? Et les autres citoyens alors?* »

Simon Brault constate, quant à lui, que nous avons besoin de temps pour répondre à de si nombreuses questions complexes. « *Il n'y a d'ailleurs pas de réponses convaincantes et ce n'est pas grave; on ne devrait pas chercher de réponses définitives* », croit-il.

Les Journées de la culture ont justement été créées il y a 10 ans pour offrir un espace de volonté et de volontarisme, de corvée symbolique, de générosité et de débats. Il signale que les enjeux de la démocratisation culturelle sont toujours là, mais se déplacent du côté des communautés ethnoculturelles. Le phénomène d'exclusion tiendrait moins à des facteurs économiques qu'à des questions démographiques et sociologiques.

Ce mouvement était nécessaire pour confier au milieu culturel, et non aux seuls ministères, la responsabilité du développement culturel. Si l'on parle aujourd'hui plutôt de médiation, c'est qu'il reste important de renouveler le dialogue entre les acteurs culturels, de même qu'entre le milieu culturel et les autres sphères de la société civile, car il est vrai « qu'il y a eu nombre de « divorces et de séparations ».

Selon lui, la crise actuelle est la question de la légitimité du soutien public aux arts et à la culture. « *Si le travail était privé, non subventionné, on ne se demanderait pas s'il est opportun de financer des activités où les gens ne vont pas, ou de moins en moins* ». Il faut refonder la place de l'art dans la société avec toutes sortes de dialogues et en continuant à interpeller les politiciens. L'art peut contribuer énormément au développement économique et social, mais il est valable surtout et essentiellement pour sa valeur intrinsèque. Il ne faut instrumentaliser ni l'art ni l'artiste, mais reconnaître sa valeur fondamentale, et sa valeur sociale. Le travail de l'artiste est par ailleurs un travail public et faire œuvre publique ne veut pas dire oublier son identité. La force de l'art est le processus de questionnement individuel et collectif qu'il apporte. Et ce forum, conclut-il, aura eu le mérite de poser nombre de questions essentielles et de réponses nuancées pour replacer l'art, la culture, l'artiste au cœur de nos sociétés.

Mot de clôture

Louise Sicuro et Eva Quintas remercient tour à tour les hôtes, les invités, les artistes et les opérateurs ainsi que les participants à ce forum. Visiblement, un petit sondage maison le confirmant, toutes et tous sont véritablement satisfaits de leur journée. Une journée dense qui sème des idées et des pratiques pour un futur prometteur autant pour les artistes que pour les citoyens.

Place au vernissage de l'exposition auquel toutes et tous sont invités sur les plaines d'Abraham.

Richard Nicol
21 septembre 2006